

Note d'intention

J'ai deux souvenirs de chaleurs intenses, de celles qui choquent le corps. La première est annuelle, elle m'assaille l'été chez mes parents dans la banlieue lyonnaise où les spécificités du territoire et les aménagements de la ville rendent la région drôlement invivable plusieurs mois dans l'année. Quand on peut, on se barricade dans la maison. Un été j'ai travaillé avec mon frère et ma belle-sœur dans l'entreprise de mon père. J'étais commerciale et je prenais par téléphone les commandes des clients avant de les rentrer dans l'ordinateur, d'éditer les bons de commandes et de les transmettre aux caristes pour qu'eux-mêmes les transmettent aux chauffeurs qui les livrent. Je travaillais avec ma belle-sœur dans un bureau, nous avons un climatiseur d'appoint à disposition mais nous étions obligées de faire passer le tuyau de sortie d'air chaud par la porte de notre bureau rendant son utilisation peu optimale. Un jour, alors qu'un chauffeur n'avait pas pu venir au travail, la tâche de la livraison incombait à mon frère et je proposais de l'accompagner. J'avais envie de sortir du bureau moite et de passer une journée à bord du camion réfrigéré. Nous devons faire la tournée la plus courte, celle du pays du Bugey, mais au-delà d'une certaine température le système frigorifique des camions de livraison ne marche plus. Les clients étaient mécontents, les produits surgelés arrivaient à destination suants, nous ne fûmes pas particulièrement efficaces ce jour-là.

Dans *Sale fin de journée*, j'aimerais matérialiser cette chaleur caniculaire et son effet sur les corps d'une famille se réunissant pour fêter un mariage. Avec la chaleur ressortent les aspérités des visages, les poils des corps sont comme encombrants et les contacts des peaux parfois insupportables. Comme les journées caniculaires, je souhaite que toute la première partie du film se déroule dans une fin d'après-midi qui semble s'étendre à l'infini jusqu'à ce qu'enfin la journée incandescente laisse la place au crépuscule qui appelle l'orage. Comme si le film se déroulait en travers deux saisons, la partie finale dans la nuit sera traitée comme avec un bleu néon, faisant ressortir les verts foncés entourant la rivière et la terre humide et sombre de son rivage. Je souhaite que la précision de l'image se dégrade un peu. Je ne veux pas filmer la nuit comme on filme le jour, j'aimerais que l'on puisse ressentir la limite des optiques et du visible. Avec la nuit et la perte de la vue claire vient aussi une compensation par l'ouïe. Alors que les dialogues se raréfient dans la deuxième partie du film s'intensifient les sons : le tonnerre, les insectes s'animant, la pluie et les gouttes perlant, le flot de la rivière, la fête dans la salle de mariage, il est presque possible d'entendre toutes les conversations. Parallèlement, j'aimerais que l'on joue de deux échelles de plan. Que l'on perde la proximité avec les visages et les corps de Riwan et Rozin une fois la nuit tombée, qu'ils se confondent avec l'extérieur de la salle de mariage et les bords de la rivière.

Le deuxième souvenir est moins précis. Enfant, je passais mes étés au Kurdistan dans la famille de mon père, la chaleur sèche me clouant au sol. Et, chose si inhabituelle pour mon corps d'enfant français, je dormais sans draps, sans couette, près d'une fenêtre ouverte, attendant que la plus petite brise vienne rafraîchir ma peau sur laquelle la sueur perlait. Au Kurdistan je ne comprenais rien, je parlais peu avec mes cousins. Mais je restais longtemps persuadée que la langue kurde, la langue que mon père parle le mieux, était quelque chose d'inné. Que si je venais à vouloir l'apprendre, la langue surgirait de moi aussi simplement que ça, les mots sortiraient de ma bouche avec naturel, tout ferait sens. Ce ne fut pas le cas, mes tentatives d'apprentissage de la langue kurde furent laborieuses, vite abandonnées quand me vint l'évidence de sa non-évidence.

C'est comme ça qu'une langue se perd. Rozin et Riwan sont cousins, ils ont grandi quelques années ensemble au Kurdistan avant que Riwan et sa famille déménagent en France. *Sale fin de journée* met en scène leurs retrouvailles. Désormais adultes, presque des inconnus, les souvenirs que Rozin garde de leur enfance commune et ceux que Riwan conserve du climat et des impression Kurdes émergent au cours de cette fin de journée caniculaire. Je suis intéressée par l'idée de mettre en scène la résurgence d'une langue maternelle dont Riwan aurait jusque-là perdu l'usage. On suit Rozin qui le temps de son séjour est immergée dans la manière de vivre de sa famille émigrée en France par leur travail (de grossiste de l'oncle Ahmet et de Riwan), leurs loisirs (une soirée de mariage) et leur environnement (une banlieue sans singularité). Cela m'intéresse de traverser le film aux côtés de Rozin pour donner à voir un paysage qui m'est personnellement très familier via le regard d'une jeune femme l'éprouvant pour la première fois.